Collectif, *La fabrique des sociétés médiévales méditerranéennes : les Moyen Âge de François Menant*

Philippe Braunstein

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ccm/6838>

DOI : 10.4000/ccm.6838

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale/Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2021

Pagination : 74-77

ISBN : 978-2-490783-08-3

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Philippe Braunstein, « Collectif, *La fabrique des sociétés médiévales méditerranéennes : les Moyen Âge de François Menant* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 253 | 2021, mis en ligne le 01 mars 2021, consulté le 23 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/6838> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.6838>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

La fabrique des sociétés médiévales méditerranéennes : les Moyen Âge de François Menant, Diane CHAMBODUC DE SAINT PULGENT et Marie DEJOUX (dir.), Paris, Éditions de la Sorbonne, 2018.

Les Moyen Âge de François Menant, le sous-titre pluriel donné à cet imposant volume d'études souligne d'emblée la diversité des thèmes et des espaces abordés par F. Menant au cours de sa carrière. L'hommage reconnaissant rendu au maître, pour son enseignement et ses publications, évoque, par les approches les plus diverses les incitations qu'il a su donner à la continuité du travail et à l'ouverture des champs. Installé d'abord par ses recherches au cœur des campagnes lombardes du haut Moyen Âge,

F. Menant a fait de son séminaire à l'École normale supérieure, pendant des décennies, un lieu majeur d'analyses et de discussions sur l'histoire médiévale de l'Italie du Nord et du monde méditerranéen.

Divisé en sept unités, où se répartissent les contributions, l'ouvrage comporte à la fois, comme tout volume de « Mélanges », des cadeaux attendus et des surprises novatrices. À ne considérer que les notes érudites qui fondent ces contributions, c'est tout le continent de la recherche internationale en

histoire médiévale qui est offert à un public cultivé et au dedicataire : juste offrande à celui qui sut, au cours du temps, ouvrir de nouveaux chemins, s'associer à des entreprises originales, sans jamais perdre de vue les campagnes et les villes, les pouvoirs et les savoirs, les puissants et les faibles qu'il avait rencontrés dans son Italie bien-aimée.

Plutôt que de réunir les contributions sous quelques thèmes majeurs, comme l'ont fait les éditeurs de ce volume, on peut les replacer dans une fresque chronologique qui, partant du haut Moyen Âge et singulièrement de l'époque carolingienne, traverse le Moyen Âge central après la « crise » des années 1300, et se termine à l'aube de la Renaissance : le lien tissé entre ces textes, offerts à F. Menant, et l'érudition séculaire, dont ils sont le dernier apport, fait apparaître l'extrême diversité des sources sur lesquelles ne cesse de se construire l'histoire du Moyen Âge occidental : sources rares et précieuses des périodes anciennes, sans cesse reprises et commentées, sources si abondantes à partir du XIII^e s. qu'une ouverture indéfinie des archives multiplie les approches, sans pour autant que se dissipent jamais obscurités ou silences, qui sont la toile de fond du paysage historique.

Les contributions relatives à la période du haut Moyen Âge s'inscrivent sous trois titres essentiels : la terre, le pouvoir et l'échange. Elles se fondent, entre fin du V^e et début du XI^e s., sur des actes publics, édits et pactes, sur des dossiers épistolaires (les lettres austrasiennes), sur des documents fiscaux, familiaux, judiciaires, mais aussi sur des fouilles archéologiques (Birka ou Comacchio).

Décrire les pratiques alimentaires d'une société rurale à travers le repas d'un paysan entre le VII^e et le X^e s., c'est rappeler que les céréales sont l'essentiel de l'ordinaire ; mais les relations entre les campagnes et le monde des villes contribuent, au moins dans quelques régions privilégiées, à faire apparaître des modes de consommation ouverts sur le monde lointain, ainsi dans les *emporia* du nord de l'Europe, ou en Lombardie, grâce aux liens durables avec le monde byzantin et à l'action de négociants crémonais et vénitiens, qui apportent les épices avec les esclaves et les reliques. Évoquer la crise alimentaire, voire la famine, c'est rappeler l'existence d'un marché, aux marges des domaines royaux, et la capacité du pouvoir à organiser des stocks ou à limiter la hausse des prix, plus précisément, à contrôler la production et les échanges, combattre l'injustice et restaurer l'ordre social : mais la famine est aussi une arme de guerre, car elle peut être organisée, et le marché tente alors d'anticiper l'événement et de lutter contre l'accaparement des victuailles et la cupidité des affairistes.

Plusieurs contributions tentent de définir la composition des élites rurales qui, par leur statut juridique, leur fortune, leur compétence de gestion, jouent un rôle de médiation entre d'une part, la société locale, celle des paysans et des notables, et d'autre part, la cité en plein essor ou le pouvoir royal. À Côme, à Plaisance, à Lucques, dans les Abruzzes, testaments, sources judiciaires attestent la constitution de patrimoines fonciers, sans cesse recomposés ; des femmes, princesses ou veuves, contribuent à la création d'églises familiales, progressivement intégrées dans un réseau plus vaste et à des fondations mémorielles au cœur de la cité la plus proche. Cristallisant le pouvoir dans l'espace rural, l'église contribue, par emboîtements successifs au cours du temps, à multiplier les liens verticaux par le ressort d'implantation, puis le maillage diocésain, et à construire la prééminence épiscopale sur le réseau des habitants.

Dans une société où la puissance de l'Église s'impose grâce aux donations des fidèles, aux acquisitions de terre et aux crédits consentis, mais aussi par l'imposition du calendrier ecclésiastique pour les travaux des champs et la périodicité des paiements, la cohésion des groupes face aux injustices sociales s'inscrit sous l'affirmation d'une gestion chrétienne du bien commun. Mais le haut clergé, acteur principal de la vie économique, fait partie, comme les comtes, de pouvoirs dont les élites rurales peuvent dénoncer au souverain l'excessive pression fiscale et sociale, voire la corruption. Si l'autorité de l'Église se traduit sur le plan intellectuel par le glorieux héritage de l'école auxerroise ou rémoise, elle ne peut répondre à toutes les inquiétudes de la société, dont témoigne la tradition littéraire des rêves vengeurs, qui placent en enfer les puissants qui ont trahi leur mission.

Une section relative au Moyen Âge central, entre XII^e et XIV^e s., s'ouvre par une discussion historiographique des thèses relatives à la « crise du Trecento », analysant la notion de marché et les facteurs socio-culturels qui ont renforcé la centralisation des pouvoirs au détriment d'anciens équilibres, mais aussi développé l'entreprise à tous niveaux dans les campagnes et les petites villes d'Europe. Plusieurs contributions évoquent des conflits entre communautés rurales et seigneuries, qu'il s'agisse de familles dominantes ou d'établissements religieux : à travers baux, donations et ventes, on constate en Languedoc l'intransigeance de propriétaires face à leurs tenanciers prêts à céder leurs lopins de terre à la concurrence des plus puissants. On découvre la contestation entre villages voisins d'Ombrie sur des pâturages frontaliers, où se développe l'élevage, ou une procédure judiciaire intentée au XIII^e s. dans le

Novarais sur l'usage contesté des eaux : création de prairies inondables qui favorisent la pâture des bovins et entraînent le renouveau de l'alpage, dérivations de rivières qui suscitent la création de moulins, scieries, battoirs et un artisanat local du cuir.

Les études portant sur l'économie et la vie sociale des petites villes se sont multipliées depuis quelques décennies. À ce courant étudiant les facteurs endogènes de la croissance, comportement des individus et des familles, entreprises liées à l'exploitation des ressources locales, se rattachent plusieurs contributions du volume : la microhistoire, hors des métropoles régionales, se construit à partir d'actes judiciaires charentais, de donations et de testaments toscans, de contrats de mariage catalans, de documents notariés de Montpellier.

Si les écarts de position entre riches et pauvres semblent s'aggraver au *xiv^e* s. dans une grande ville comme Lucques, les gens les plus modestes des bourgs et les laboureurs des proches campagnes tirent profit du dynamisme des foires et marchés qu'alimentent les surplus domaniaux. Dans une ville de quelques milliers d'habitants, comme Saint-Jean-d'Angély, où de nombreux cultivateurs résident dans les murs, la présence d'une dizaine de courtiers témoigne d'une intense activité d'échanges ; de nombreux achats à crédit favorisent l'acquisition de bétail et de chevaux, l'investissement en tonneaux et charrettes : mais les 400 affaires traitées par le tribunal échevinal en 1330 font apparaître un lourd endettement et ses conséquences, condamnations et saisies.

En Aragon, les municipalités paysannes multipliaient le recours au crédit pour financer l'approvisionnement en céréales pendant les périodes de cherté, pour faire face aux travaux d'intérêt collectif et pour répondre aux exigences fiscales de la monarchie. À Montpellier, au début du *xiv^e* s., des liens profonds étaient établis entre ville et campagne grâce aux prêts consentis par des femmes de marchands et d'artisans à des couples de paysans et des débitrices modestes : ces prêts ressemblent à des avances sur salaire, dans la mesure où, fournissant la matière première, les créancières se faisaient rembourser en nature par les travaux de mercerie que leurs époux vendaient en ville ; il n'est pas exclu que le lien qui unissait les femmes entre elles ait eu, en même temps, la tonalité d'une solidarité sociale.

Ce n'est pas ce que révèlent les registres judiciaires de Lucques aux *xiv^e* et *xv^e* s., où le crédit est aussi un redoutable instrument de pouvoir. Les membres des classes populaires surendettés, faute de liquidités, fournissent des listes de gages où se lit leur quotidien : pauvres vêtements, enclumes, tonneaux vides,

charrettes sont l'objet de ventes saisonnières en juin, quand les prix du blé sont au plus haut, tandis que l'on tente de rembourser la dette après la moisson sous la forme de grains, quand les prix sont bas. Dans une société rurale où la monnaie est absente, ce sont les objets qui s'échangent, voire le corps des femmes devenu marchandise, comme le note crûment une nouvelle de Boccace ; et les testaments rédigés dans l'effroi que fait régner la peste attestent le nombre de prêts illicites dont les mourants font état.

Les contributions portant sur la période de la fin du Moyen Âge sont fondées sur une plus grande diversité de sources : aux actes publics et aux registres notariés viennent s'ajouter des chroniques urbaines, des comptabilités, des archives privées, mémoires et correspondances ; le renforcement des pouvoirs centraux, même dans les petites cours seigneuriales d'Italie, suscite des poèmes à la gloire du prince par référence à la Fortune antique ; le développement de l'imprimerie renforce la diffusion des nouvelles et nourrit l'opposition au pouvoir ; les Hospitaliers de Rhodes tentent par libelles et placards aux portes des églises de remotiver les cœurs pour la croisade ; en 1517, des prédicateurs castillans fustigent dans leurs sermons un souverain lointain qui ignore ses sujets et ils exhortent les villes à reprendre le contrôle politique du royaume.

Le renforcement du pouvoir se traduit d'abord par une forme d'abandon de territoires subordonnés : dès le *xiii^e* s., la Seigneurie vénitienne instaure une distance politique et sociale entre la métropole et les petites sociétés de la lagune, privées de l'accès à leurs propres ressources au seul bénéfice du marché central. Au *xv^e* s., dans une région comme l'Émilie, s'installe un lent dépérissement de monastères bénédictins isolés, dans la mesure où la noblesse locale, face à la Curie et aux princes, n'est plus en mesure de soutenir leur rôle social et leur fonction spirituelle.

Mais la concentration du pouvoir dans les centres urbains et dans les cours princières se manifeste aussi, comme le montrent plusieurs contributions, par un professionnalisme de la gestion : originaire de Côme, un podestat recruté tantôt par des gibelins, tantôt par des guelfes, finit sa carrière à Brescia au début du *xiv^e* s. comme pacificateur reconnu par les uns et les autres. À Mantoue, ce sont des officiers publics qui manifestent une conscience historique de leur charge et décident d'enregistrer, de conserver et de mettre en ordre la documentation qu'ils rassemblent. À Montpellier, deux notaires du consulat réunissent au *xv^e* s. dans un « Mémorial » les actes de leur pratique, mais en outre, au cœur des archives urbaines, opèrent un classement qui normalise le travail quotidien

et organise une véritable banque de données dans l'espace et le temps. À un niveau supérieur, celui des « gens de finances » du roi de France, les titulaires des principaux offices de comptabilité et de contrôle construisent, grâce à leurs capacités techniques au service du pouvoir, des carrières prestigieuses.

Le souci d'écrire, de compter, de constituer des archives n'est pas une nouveauté au xv^e s. : le notaire Rustichello, enregistrant depuis la fin du xii^e s. pour le compte de l'abbaye toscane de Vallombrosa donations, investitures et échanges de terres, fait partie d'une élite rurale habile à manier l'écrit et le droit. En vieille Catalogne, au xiii^e s., les arrangements successoraux prévoient les apprentissages de métiers, en particulier pour les jeunes cadets voués au sacerdoce : les familles, parfaitement conscientes du rôle de la culture écrite, s'engageaient parfois pour plusieurs années à financer une formation coûteuse dispensée dans les paroisses rurales.

Ce qui est nouveau, c'est qu'un artisan, le cordier avignonnais Jean Tesseire, tienne un livre de raison au xiv^e s., conserve et transcrive des registres de quittances et constitue une vingtaine de cartulaires ; ce petit entrepreneur qui est aussi propriétaire foncier et marchand de vin, acquiert à ses propres yeux d'artisan les prémisses de la notabilité marchande. Colin de Lormoye, tailleur de robes parisien au début du xv^e s., a laissé des papiers comptables récapitulant la facture de plus de 900 vêtements confectionnés : collection d'objets luxueux qui constitue la galerie de portraits de sa clientèle ; l'artisan est devenu le témoin de ceux avec lesquels il a échangé le plaisir de la belle ouvrage. La notabilité qu'offre la présence d'une clientèle aristocratique permet-elle d'entrer dans le champ de la noblesse ? La chronique de Trévise, rédigée au début du xv^e s., rappelle de ce point de vue la différence entre l'anoblissement que peut conférer la réussite sociale dans les villes italiennes et l'incompatibilité avec la marchandise, fût-elle richissime, de l'aristocratie française.

Revenons pour finir aux communautés paysannes et aux entreprises que l'on ne connaît que par la documentation notariale et judiciaire, et pour lesquelles l'écrit n'était parfois que l'entaille portée sur le bâton de comptage ou la baguette double, du contrat à la quittance. En Provence, l'archéologie a démontré une grande variété d'activités dont on ne trouve pas aisément la trace dans les sources écrites : dans la région de Brignoles, des paysans sans revenus suffisants exploitaient des droits communaux peu élevés ou s'emparaient des ressources du maquis ou de la terre « gaste » ; au bois de chauffe, à la cueillette des châtaignes, s'ajoutait la production de

chaux distribuée aux consommateurs locaux, voire la verrerie, grâce à la soude fournie par des marchands de la ville voisine. Dans les environs de Toulouse une petite élite de laboureurs vendait, à la fin du xv^e s., le quart du bois apporté en ville ; petites affaires ou gros contrats, ils se chargeaient de la coupe et du transport terrestre et se raccordaient parfois au grand circuit marchand sur la Garonne. Cette activité d'appoint devenue principale a conduit certains de ces paysans exploitants à une véritable réussite sociale.

À partir des riches archives notariales catalanes, il a été possible de reconstituer la place de l'entreprise rurale au milieu du xv^e s. dans la vallée du Tech, le Vallespir des Pyrénées-Orientales. Désigné comme boucher, Pere Comelles est connu grâce à plus de 150 documents qui attestent l'énergie déployée dans des affaires de toute sorte. Outre le commerce du bétail, il vend des céréales, de la laine filée et de la teinture ; pratiquant le crédit, il prête à des communautés de la vallée, mais aussi à des notables de Perpignan et lorsqu'il achète une seigneurie sur la pente du Canigou, c'est le fruit d'un long processus d'endettement de son noble vendeur. Entrepreneur minier sur ses propres terres et reconnu comme bon connaisseur de la mine et de la métallurgie par le roi d'Aragon, ce boucher, qui fait partie d'une prestigieuse confrérie locale, vend du fer toute sa vie et dispose, comme d'autres habitants du Vallespir, de ce matériau d'échange pour toutes les transactions courantes. Le personnage représente de la façon la plus convaincante le dynamisme créatif qui anime, sans recourir aux ressources financières et techniques des métropoles, le paysage industriel des campagnes.

Les ressources de la terre, la vitalité des échanges, le rôle moteur du crédit nourrissent l'histoire séculaire de sociétés contrastées, où l'entreprise affirme sa liberté face à des institutions dominatrices. Lorsqu'elle s'impose, elle contribue au développement d'une économie de marché qui lie les campagnes et les villes et associe au mouvement d'ensemble les communautés rurales et une élite paysanne consciente de sa force vive. Le volume offert à F. Menant contribue à enrichir par une approche sensible de l'histoire politique, économique et sociale le long parcours proposé par les auteurs à travers le monde médiéval, de l'Occitanie à la Méditerranée. Les perspectives ouvertes par l'ouvrage sous l'intitulé de la « fabrique » rappellent que c'est la flamme et le souffle qui construisent sans trêve la recherche historique.

Philippe BRAUNSTEIN
EHESS